

## NEVER ENDING RHIZOME

VERSION 0 (PROOF OF CONCEPT)

NICOLAS GEISER (DESSINS) > PIERRE LEPORI (TEXTE)

ARTISTE 2 / EXTENSION 1

noire, la ville a des fenêtres blanches  
blanche, la ville a des fenêtres noires  
noire, la ville a des fenêtres noires  
blanche, la ville a des fenêtres noires

chaque fenêtre comme un œil  
un destin caché, craché,  
un destin caché chaque fenêtre crachée  
comme un œil caché chaque fenêtre noire  
et derrière la fenêtre, derrière la ville,  
derrière un œil, derrière un visage,  
noirs visages, blanches villes, yeux cachés  
à chaque pas dans cette ville crachée  
les yeux noirs des fenêtres les yeux dans les fenêtres  
yeux sans yeux ni visage  
le blanc des yeux qui ne dit mot  
dans la ville blanche dans le noir de la vie

pose ton pas, ton pied, ton poids et  
avance dans la ville aux mille fenêtres comme des yeux

et toi toujours hélas  
à te demander  
si derrière la ville  
derrière les visages derrière les yeux  
quelque chose pulse, quelque chose pullule,  
quelque chose que tu appelles la vie  
pas une vie comme les autres  
une vie comme tu l'entends, une vie riche  
de faits et gestes, que parfois des cris lézardent  
une vie double ou triple moins que zéro pourtant une vie  
une guirlande de pensées douces de pensées troubles  
une vie quoi ? rien qu'une vie avec ses soubresauts

ses aléas et surtout

des souvenirs

des souvenirs

des souvenirs

des jours passés enfant à la campagne  
ou à la ville qu'en sais-tu  
des jours heureux ou des horribles vides de vie  
des souvenirs des aléas  
des allées recouvertes de feuilles rouges dans le couchant  
petits matins dans le brouillard épais d'un hiver qui ne passe pas  
des clés qui tintent  
des bottes qui parlent  
le clapotis des mots frisés juste pour  
chauffer le cœur  
pour ça n'va pas quand c'est banal  
et encore encore encore des yeux  
des orbites pleines des orbites célestes  
planètes étoiles galaxies dans un soupir au petit matin  
petit lait petit chagrin  
le reste de bave accroché à la commissure des lèvres  
*un baffo di latte*  
qu'en sais-tu de la vie qui grouille  
qui bat sans bruit dans le bruissement des fenêtres

la lune surgit, c'est la nuit  
la neige tombe, un jour bleu comme les autres

sais-tu, crois-tu, veux-tu  
les gens qui se rencontrent  
s'effleurer, se rentrent dedans  
ce peu de chaleur qui circule,  
et parfois oui ! parfois les mains se touchent  
pas forcément d'amour, de désespoir  
chante en sourdine les lendemains qui chantent  
sur la faille des routes qui grondent  
macadam  
matin midi soir

bitume pisse gerçures  
toutes ces voix qui parlent  
palpitent  
les paupières : jamais !  
ouvre les yeux mon ami, dans la ville blanche,  
dans la ville noire comme du lait,  
ou le corps sombre de la neige qui aspire le gel  
les pavillons ouverts  
aux quatre vents

d'une cellule l'autre  
d'un rayon un rayon  
un coup de cymbale  
pas en spirale mais en rhizome en réticule  
bas résilles réseau de peaux mortes  
d'une synapse à l'autre  
monte et descend ce peu de  
ce rien de  
que tu appelles les autres  
derrière les yeux mais qu'en sais-tu ?

et enfin – rêves-tu ? –  
*square, hortus clausus, locus cerniatus,*  
une ville saupoudrée d'aiguilles de montre  
un terrain vague à la lisière de la crainte  
coup de feu et cinglants cris d'un oiseau bizarre

face à face, tu demandes un face à face  
pour éviter le pire, pour fuir la foule  
fouler des yeux les maisons noires les tuyauteries qui grondent  
parfois dit-on comme une devise  
dans la ville suffit de peu  
goutte d'eau chapeau melon  
pour se trouver, se caresser

un bref instant cette caresse  
ce n'est du vent, tu rencontres

tu touches, tu effleures moins que ça  
la ville change de couleur  
arc-en-ciel et sucre à barbe  
*stella filante*  
ridicule oh oui, langue déliée  
yeux mi-clos et enfin  
comme un jeu d'enfant  
marelle *gioco del mondo*  
peau rêche d'alligator, vois-tu ?  
tristesse s'en va  
*ombra mai fu*  
*nei suoi nei tuoi occhi da sempre*

moins qu'une caresse  
mais quand même plus que le froid de l'hiver  
moins qu'un baiser  
mais la certitude que la peau de l'autre laisse la trace  
épiphanie minime  
*lacustre un'onda*  
plus de goudron dans la bouche  
le miel de l'aube, le sucre du soir  
toutes fenêtres ouvertes  
en plein courant d'air  
aire de jeu tarmac avion  
boussole qui vrille et des petits trous  
trous de vent trous de tempête  
*e bonaccia apparente*  
*un'esatta sensazione*  
de toucher *toccare pelle*  
*di essere meno soli*  
*lo sai lo senti vuoi lo vivi*

trop peu, *questa amnistia*

et puis et puis et puis  
le cordage se désamarre  
la vitesse te rattrape

des yeux toujours par milliers qui te jugent  
qui jugent votre caresse et vous enlèvent l'envie  
pour quelle raison des NON  
comme des piquets surgissent  
*istrice violento*  
des NON, comme des javelots  
et la ville qui ferme ses fenêtres  
la honte, quoi ? *Vergogna!*

*corri, fuggi*, la honte et la course  
*pollice verso* essaim d'abeilles à la poursuite  
gravier qui rentre et perce les pieds  
misère de ville en flamme  
mais des flammes noires qui mangent le cœur  
*Angst essen Seele auf*  
plus de répit si tu t'attardes  
le seuil franchi certitudes inutiles  
broie du noir c'est la seule chose qui reste  
souffle court  
épargne-toi la honte  
par pitié que la fureur qui cingle  
lèche tes pieds désormais nus

ta nudité est une chute de l'éden

et quand le calme revient  
comme un navire qui sombre  
quand la ville se resserre sur ton front  
et qu'enfin tu comprends  
comme un chien tu murmures  
tu sais qu'au bout du chemin  
la honte te survivra

noire, la ville a des fenêtres blanches  
blanche, la ville a des fenêtres noires  
noire, la ville a des fenêtres noires  
blanche, la ville a des fenêtres noires